

PROLOGUE

SIHAM, LA NARRATRICE

Je dois me hâter. Mon cœur s'arrête de battre. La mort me guette. Je n'ai plus que la force d'écrire ces quelques lignes. Pour toi, mon fils.

Autrefois l'égale des reines, je ne suis plus aujourd'hui qu'une infirme. Une aveugle victime de ses dernières visions. Blessée. Écorchée en mes chairs et âme, par la folie des hommes.

Tout a commencé la nuit de ma mutilation. Je me suis mise à faire des rêves. À revivre à travers eux des événements qui n'étaient pas les miens. Je percevais des pensées, des paroles appartenant au passé. Je devenais le témoin involontaire de l'Histoire.

Histoire que je te lègue, mon fils, par ce manuscrit.

Ainsi le dictent les étoiles.

Qu'il me soit donné de rester pour toujours à tes côtés.

Ma vie n'est plus.

Adieu.

Ta mère qui t'aime.

CHAPITRE I

ROCH, LE GRAND GARDIEN

Mes muscles se crispent sous l'effort. Je manque de souffle. Je tétanise, pendu par une main au-dessus du vide. Sans aucune prise pour continuer l'ascension, je me rabats contre la falaise et trouve en hâte le refuge d'une maigre fissure. Je respire. Un éclair déchire la nuit, me livrant la beauté d'un spectacle saisissant. L'île se dresse devant moi, révélant toute la majesté de notre cité. Elle flotte, nimbée d'embruns, sous les fracas éternels des chutes d'Almen. En bas, au pied des à-pics, les eaux noires du lac m'attirent par les effets d'un vertige.

Le piton d'Almenarc'h s'illumine de nouveau, offrant comme en plein jour la vue de ses habitations millénaires. Elles s'agrippent aux parois, profitant du moindre replat pour s'élancer vers le sommet. Vers le palais. Vers la tour du Castel qui, du haut de ses huit cents pas, défie sous mes yeux le courroux des cieux. Une charge de senteurs métalliques me met en bouche le goût du sang. De quoi me vicier l'humeur.

— Me refuser l'accès du castel ? À moi ? Le Grand Gardien ? L'homme en charge de la défense de cette cité ? Mais, foi de Roch !

Grisé par ce sursaut de rage, j'arrache à mes bras l'effort de couvrir les dernières toises. Je dois savoir. Surplomber ces lieux interdits. Dominer du chef les hautes terrasses de cette tour. Je jette un pied dans le creux d'une faille, et reporte tout mon poids sur cette ultime prise. Mon regard se perd aussitôt dans les ramures du Premier, l'Imputraï sacré.

Le monde bascule. La terrasse, sous les décharges de la foudre, me révèle le désert de ses dalles.

— Non !

Les fulminations décuplent mes forces. J'enfonçe un piton de fer, d'un geste brutal, et assure ma descente. Elle est rapide. Trop rapide. La corde fait fumer mes épais gants de cuir. Mais depuis combien de temps je me balance, pantin imbécile, au bout des fils de ce pouvoir occulte ?

Je touche violemment le sol et rappelle la corde.

— Alors ? Votre fils ?

Fagar. Gardien de Port-Marin. Mon second, l'homme en qui j'ai le plus confiance. J'explose d'un coup de poing contre la roche.

— Personne, Fagar ! Erkan n'est pas là-haut !

— Roch, contenez-vous, mon ami. Sans doute se retire-t-il durant la nuit ?

— Jour et nuit, Fagar ! Il devait avoir le cul vissé à cette terrasse pour finir je ne sais quelle formation ! Le roi lui-même me l'a assuré ! Tu m'entends ? Alkar en personne ! Cet incapable !

— Vous débordez, mon ami.

— Je déborde ? Il m'interdit des portes ? Dans ma cité ? Et maintenant il me vole mon fils ? Eh bien crois-moi, Fagar, ces portes je vais te les faire voler en éclats !

Le ciel m'approuve de son premier coup de tonnerre. Je jette sèchement ma cape sur mes épaules et attrape mon compagnon d'armes par un bras.

— Suis-moi ! Au palais !

Je l'entraîne sur les passerelles de corde, vers les galeries excavées du quartier d'Arc'h. La lumière blanche des éclairs nous aveugle, pénétrant les boyaux jusque dans leurs recoins les plus sombres. Des chaînes raclent ci et là les dalles du sol, chahutées par les coups de vent. Elles se balancent avec nonchalance, tandis qu'elles retiennent, plus haut, des poutres d'Imputraï lourdement ferrées. Les battoirs du bastion d'Arc'h se tiennent prêts à assommer quiconque voudrait en violer les portes. Voilà des siècles que personne ne les a décrochés. Qui peut encore imaginer une armée se lançant à l'assaut d'Almenarc'h par cet accès effilé et ce pont suspendu ?

— Messire Roch, Grand Gardien, un messenger est là pour vous.

Un garde nous attend, une lampe tempête à la main.

— En pleine nuit ? Il ne pouvait pas attendre le petit matin ?

— Il est épuisé, Messire, et refuse de quitter le porche sans vous avoir vu. Si vous voulez bien me suivre.

Fagar se contente de hausser les épaules en réponse à mon coup d'œil interrogateur. Les gardes éclairent un homme affalé au pied d'un contrefort. Il porte l'habit des coursiers du roi.

— Eh ! Toi ! Bouge ! Le Messire est là !

L'homme se tourne vers moi en gémissant et me tend un pli cacheté. Je reconnais le sceau et l'écriture cursive de Gurtel, le Gardien des Hautes-Mers. J'arrache la missive de ses mains et brise le cachet de cire. Quelques lignes hâtives m'annoncent l'approche d'une flotte importante, battant pavillon noir et razziant sans distinction tout bateau croisé au large de Port-Marin. Almenarc'h est menacée.

— Messager, de quand date cette missive ?

L'homme prend sur lui de me répondre, malgré son état.

— Messire... Sir Gurtel me l'a remise... il y a quatre jours. Je suis venu à vous... aussi vite que me l'ont permis les vents de l'océan Lybérien...

— Gardes, allumez sur-le-champ les brasiers d'alerte.

— Feux rouges, Messire ?

— Feux blancs. Un coup de gong. Que la Garde d'Airain se tienne en vigilance.

— Bien, Messire.

— Roch, que se passe-t-il ?

— Fagar, Gurtel nous annonce l'approche d'écumeurs. Rejoins ton secteur et fais tirer les chaînes de Port-Marin. La rade doit être fermée.

— Mais d'où sortent-ils ? De Rajaya ?

— Mon ami, peu m'importe de savoir d'où sortent ces chiens ! Que leur menace soit sérieuse, car je ne suis pas d'humeur à plaisanter, cette nuit !

Fagar claque des talons et s'élance sur le pont. Je le vois s'éloigner, sous les éclairs et les redoublements du tonnerre. Les haubans d'Acian hurlent, secoués depuis les hauteurs par les violences d'une tempête naissante.

La pluie s'abat, soudaine et froide. Elle me griffe le visage de ses rideaux de grenaille.

— Messire Roch ! Messire ! Un vieillard vous réclame à la porte ouest !

— Mais vous avez tous décidé de pourrir ma nuit ? Qui est-il ?

— Messire... L'homme est blessé. Il vient de la passe des Plateaux, mais personne ne comprend ses délires.

— Et, bien sûr, ma charge suprême me permettra de mieux les entendre ! Écartez-vous !

Le garde me laisse bien vite le passage, déstabilisé par mon emportement. La pluie redouble tandis que je traverse Arc'h vers son autre porte. Qu'ils demandent au roi, tous, ce qui me vaut ces écarts d'humeur.

— Messire, est-ce bien vous ?

Je dépasse le factionnaire et les portes fortifiées sans répondre. Des silhouettes se massent dans la pénombre, battues par des trombes d'eau.

— Ne me dites pas que vous l'avez laissé sous la pluie ?

— Messire, pardonnez-nous, mais il n'est pas transportable. C'est déjà une grâce du ciel qu'il nous soit parvenu ici en vie.

Un garde pose sa gourde sur les lèvres du blessé.

— Ne le faites pas boire. Poussez-vous.

Je m'agenouille auprès du vieillard, reportant le poids de son torse souffrant contre mes cuisses. Ses bronches ronflent, envahies par le sang. L'homme balance la tête en tous sens, étourdi par la douleur, m'obligeant à l'immobiliser par la force. Un garde approche sa lampe.

— Non !

Ces vieux traits creusés et ruisselants ! Maleek ! Le vieux Maleek ! L'ami de mon père !

— Maleek ! Regarde-moi ! C'est moi, Roch ! Maleek ! Qu'est-il arrivé ?

Pris d'une quinte de toux, il laisse échapper un filet noirâtre de bien mauvais augure.

— Maleek, parle-moi !

L'homme serre ce qui lui reste de dents et, dans un effort sans nom, expire ses derniers mots.

— Roch... pe... petit... le... p... le plateau... Roch... L'Aaltus ! Des milliers d'hommes... a... avancent vers la cité... Je... j...

— Maleek ? Maleek !

Il se relâche brusquement. Pour lui, le temps n'est plus. J'apaise ses traits du plat de la main, et me penche sur les causes de sa mort.

— Garde, ta lampe.

La lueur de la torche révèle une pointe d'acier, dans le creux de ses reins. Une flèche de bien mauvaise facture. Maleek, mon vieil ami, où as-tu encore traîné ta carcasse ?

— Portez-le à la chapelle d'Arc'h. Je vais rendre visite à sa femme, elle saura me dire d'où il venait. Et faites donner un deuxième coup de gong.

— À vos ordres, Messire.

L'état de vigilance vient de monter d'un cran. La Garde d'Airain va désormais occuper les lieux.

— Et refermez les portes derrière moi !

Je quitte la galerie pour descendre sur les coursives secondaires, à flanc d'abrupts. La vieille Inna n'habite qu'à quelques rampes. Je m'agrippe aux cordes, ouvre une trappe, et glisse plus bas. Toujours plus bas. C'est ici que mon père m'amenait, enfant, quand le devoir le poussait loin de notre cité. Je suivais Maleek des jours durant, sur les falaises, face au grand Lybérien, pour ramasser des œufs de triptères. Maleek, il n'y avait pas homme plus paisible que toi dans tout Almenarc'h.

Je gagne un chemin de planches porté par une ligne de pontons aériens, et frappe à la dernière porte des lieux. Un vif chagrin me serre soudain la gorge. Inna, comment t'annoncer si triste nouvelle ?

— Inna ?

Une rafale m'envoie un revers de cape dans le visage, et emporte ma voix vers le grand large. Je frappe encore.

— Inna !

De la lumière filtre sous les panneaux, accompagnée des bruits d'un pas traînant. Une voix inquiète me répond.

— Qui est là ?

— C'est moi. Roch.

La barre de fer racle le bois et quitte ses crochets. La porte s'entrouvre sur un bout de femme ridé.

— Roch ? Mon petit ? Mais que viens-tu faire ici par ce temps, et...

Un éclair illumine mon visage.

— Inna, tu dois être forte.

Je frissonne. Guerroyer est plus facile que de faire pareille annonce au milieu de la nuit. La vieille femme se met à trembler.

— Ton homme est mort. Tué par une flèche.

Je n'ai que le temps de l'attraper avant qu'elle s'effondre.

— Maly...

— Inna, écoute-moi, c'est très important. Je dois savoir où il était.

— Maly...

— Inna, où était-il ?

— La Volée, Roch... Il était parti pour la Volée...

— Mais que faisait-il, si loin ?

— Il devait y rester seulement trois ou quatre jours, pour...

Oh ! Maly... Mais qui a pu vouloir ta mort ?

— C'est ce que je veux découvrir, Inna.

— Où est-il ? Je veux le voir !

— Inna, écoute-moi. J'ai fait mettre son corps à l'abri. Tu le verras demain. Tu ne peux pas sortir seule de nuit sous cette tempête, tu m'entends ?

— Oui... Non...

— Je dois te laisser, Inna. La cité est en danger.

J'embrasse les mains fripées de la vieille femme.

— Ça ira ?

— Oui... Merci mon petit... tu es un bon garçon. Tu as toujours été un bon garçon...

Je renverrai sa flèche au fourbe qui a osé mettre fin à la vie de cet homme. Je referme la porte, la gorge étranglée, et agrippe l'échelle de corde qui mène à la passe des plateaux.

Je laisse derrière moi les meurtrières du dernier poste de garde. Les feux d'alerte disparaissent, avalés par la pluie, tandis que ma course m'entraîne à la conquête des à-pics. Le défilé résonne, au loin, du pas cadencé de la Garde d'Airain. Mes hommes verrouillent un à un les points névralgiques de la cité. Défier l'Imprenable. De mémoire d'homme, aucune armée n'a commis la stupidité de venir risquer ici sa piétaille. Surtout par ces sentes taillées dans le vif du roc ! Le monde va donc si mal pour se laisser choir à de tels actes de désespoir ?

L'effort, mes muscles le refoulent sans fièvre ni fatigue. Je ne prête pas plus attention aux affres de l'orage. Étrange nuit. Ma colère ne vaut plus rien sur ces hauts surplombs. Un sang de glace coule désormais dans mes veines. Rien ne me détournera de mon devoir.

— Moi, Grand Gardien de la cité d'Almenarc'h, repousserai cette vermine à la mer et à la mort ! Par Almenburh, l'épée des Gardiens, j'en fais le serment !

Je rentre mon poing et redonne du rythme à ma course, pendu au-dessus des premiers gouffres hurlants de l'océan. Mon regard s'échappe le long d'un rocher défiant seul, de son doigt péremptoire, le Lybérien : la Pointe-Couchée. Elle me fait penser à mon fils. Lui qui enfant échappait souvent à notre vigilance pour venir contempler, depuis ce promontoire, les vols en piqué des triptères argentés.

— Erkan, mais où es-tu, mon gars ?

Une bourrasque me jette à terre et m'envoie rouler vers le vide. Je n'ai que le temps d'entendre claquer ma main contre la pierre. Elle y reste accrochée, par réflexe. Je beugle devant mon imprudence.

— Imbécile ! Mais tu veux donc mourir ?

Mon fils me trouble à ce point l'esprit pour oublier qu'à ce détour de falaise, au plus fort de la tempête, souffle un vent fou connu même des simples d'esprit ? Je me relève, arqué contre la furie des éléments, et repars à l'assaut de ces trois mille pas de déclivité qui me séparent encore de l'Aaltus. Maleek, vieux brigand, revenir en vie de la Grande Guerre, et te faire voler ta mort par la flèche d'un miséreux ! Je prie le ciel pour qu'Almenarc'h mérite ton sacrifice !



La nuit demeure mais l'orage s'évanouit dans les lointains. Je m'arrête un instant, m'éveillant de ma longue course, essuyant d'un revers de manche l'eau chargée de sueur qui me brûle les yeux. Les plateaux devraient s'étaler ici de toutes parts, mais je ne distingue que les jeux pesants du brouillard. Inutile de chercher une armée là où je ne distingue même plus mes propres pieds. Je m'adosse contre un rocher, à l'abri du vent, et laisse venir le petit matin.

Je frissonne sous la chaleur des premiers rayons du soleil. J'ouvre les yeux, en sursaut, fâché de mon présent somme, et retrouve aussitôt mon poste d'observation. Le jour chasse les brumes résiduelles, faisant danser au milieu des frimasses hydres sans

tête et monstres marins. Mais un mouvement affûte soudain ma vigilance. Des formes courtaudes, étrangères à ce paysage, progressent péniblement entre les roches. À leurs armes légères, je pencherais pour des éclaireurs. Je glisse, de bloc en bloc, furtivement, et serre au plus près cette poignée d'hommes. Ils sont quatre. Non, cinq. Quatre. Mais ? Ces falots ne voient donc pas les falaises ? Voilà qu'un deuxième bredin disparaît sous mes yeux, avalé par le vide ! Il me faut surgir au milieu d'eux pour garder de la mort le dernier de ces malheureux ! Il vacille, sans grâce, au bout de mon bras, la gorge broyée dans l'étreinte de ma poigne de fer. Je l'approche de mon visage pour mieux le voir, et l'interroge fraîchement.

— Dis-moi, ignoble pourceau, qui mène ainsi ses gens à la mort ?

Je relâche ma prise, subtilement, pour laisser le passage d'une réponse. Mais l'homme préfère me rendre le jus noir d'un mauvais crachat. J'ignore quelle racine puante mâchouille ce mi-séreux, mais voilà typiquement le genre de réponse qui m'insupporte. Je resserre vivement ma prise.

— Qui mène là ces hommes ?

Cette fois, menacé d'asphyxie, l'éclaireur panique.

— Ign... Ignule de Talland'Ar, l'grand commandeur des arm...

Arhhh !

Voilà une réplique qui n'est en rien préférable à l'autre. Talland'Ar, ce fidèle allié des contreforts, viendrait ici en traître ? Mais que se passe-t-il ? Je croyais que nous avions des relations détendues avec les territoires du nord ?

— Combien d'hommes ?

— Rhââa...

— e donne l'impression d'aimer répéter mes questions ?

Combien ?

— Rhârg ! Tout c'que l'nord compte d'affamés et de... et de...
ahhR !

Cette fois, je ne suis pas la cause de son rôle. Deux pointes de fer jaillissent simultanément de sa poitrine, faisant fi de sa cuirasse et de ses courtes plates. Deux flèches puissantes qui m'arrachent un frisson d'effroi. Ces plumes pourpres et ces jeux de ligatures savantes ne sont d'usage que dans la male-contrée. Saham serait derrière cette sombre maraude ? L'ennemi vénal aurait fait le tour

de la Terre depuis ses grands méridions pour nous revenir par ces passes ? Ridicule ! Je brise une hampe d'un coup sec pour récupérer l'empenne.

Sifflement.

Impact.

Une troisième flèche orne maintenant le dos du malheureux. L'archer qui ajuste ainsi ses cibles dans la pénombre d'une brume matinale, au bruit de nos voix, mérite toute mon attention. Le moindre cliquetis peut m'être fatal. Je lâche le mort, le cédant par là aux lois de la pesanteur, et me retire en silence.

Je me coule derrière un rebord de falaise et m'engage dans une descente effrénée.

CHAPITRE 2

CALAGALAK, LE MERCENAIRE

Le vent me crache de nouveau ses embruns au visage. Peste soit cette contrée qui jamais ne sèche. Je vomis ces relents de mer, et ce sel qui m'encrasse le poitrail. Par certains atours, ce plateau décharné pourrait pourtant me séduire. Telles ces ombres levées en cohortes par la nuit tombante, émanations hurlantes, rampant entre les roches en quête de résurrection. Horreur et dégoût, ce ne sont pas les ténèbres qui glapissent, mais ces têtards efflanqués qui s'en viennent refluer à mes pieds ! Je cauchemarde les yeux ouverts.

— *Ayara Gara Atharza !*

Pauvres choses dégénérées ! Je croyais ces geignards fatigués de marcher, mais ils en trouvent, des forces, pour nous branler leur camp de fortune !

— *Aya ! Maraza Arma Fraha !*

Vite ! Il faut se protéger de la nuit ! Vermes tremblantes, ramassis de fonds de sac séminal, vous oseriez vous comparer à ceux de ma race ? Mais mon cheval seul viendrait à bout de votre armée de tiques anémiées ! Misérables cul-terreux, juste bons à crever de faim la gueule ouverte, à côté du grenier du monde. Ah ! mais non, vrai de vrai, les braves s'en vont piller Almenarc'h !

— Amarha Fakah !

Mes deux soudards se préparent au combat, méthodiques, sans descendre de cheval. L'idée de souiller leurs bottes de cette fange les révulse autant que moi. Cahamak s'enduit le torse de musc et d'huile de pourpre. Voilà les valeurs viriles de mon peuple !

Le cuir noir de mon pantalon grince contre celui de ma selle. Mon pur-sang piaffe et souffle. Il sent l'orage qui approche mais tressaille à peine devant le premier éclat de foudre. Le menu fretin, lui, s'affole un peu plus à nos pieds. Je me tourne vers mes comparses.

— *Ara ? Aka Marha ?*

Cahamak lustre une dernière fois les tatouages de son crâne chauve et pose sa main sur la poignée de son épée.

— *Aha.*

Fins prêts. J'éperonne mon destrier. La marée de soiffards nous ouvre le passage, sur le seul ordre silencieux de nos pres-tances. Je ne peux réprimer un rictus à la vue de ce chefaillon qui, juché sur son poney nain, se fait donner du « grand commandeur ». L'imbécile appelle ses crevards aux bombements de torse, comme s'il s'agissait là du secret de la victoire. Regardez-moi ces gueules béates... quel triste spectacle. Mais que ce chef est grotesque ! Si je n'avais pas de plus hauts devoirs, je prendrais plaisir à étudier de près l'anatomie de ce monsieur !

Je tente de me recentrer sur ma mission. Ce guerrier, ce Roch Targe del Arc'h, gardien d'Almenarc'h, devra se présenter au meilleur de sa forme. Mon maître et seigneur m'a promis un duel digne de ma personne. *Aka-harza !* Un vrai combat à mort, voilà bien la seule perspective qui me réchauffe encore les sangs !

Les sabots du poney nain viennent à notre rencontre. Cheveux et crins filasses se confondent en une masse molle et bon-dissante. Deux yeux d'un regard lavasse tournent autour de moi sans jamais me trouver. Je serre très fort la mâchoire pour résister à l'idée de me payer une décollation, et trouve à rabattre ma fureur sur un hexapode de passage. Un taon, dans l'erreur, qui au terme de sa quête de sang vient de rencontrer le plat de ma main. Je ferme les yeux et fais rouler ma tête pour décontracter les muscles de mon cou. Une voix aigrette met fin à mes derniers espoirs de tranquillité. Ignule, chef des veules, prend la parole.

— ... Nous nous arrêtons là pour la nuit, mercenaires. Trouvez-vous une place dans le camp et tenez-vous tranquilles. Votre présence rend mes hommes nerveux.

Chercherait-il à m'excéder ? Mais que fait-il ?

— Touâ attendre réponse de kchevâl â mouâ ?

— P... Pardon ?

— Fîxer oeûil kchevâl â mouâ âst coutûme â touâ ? Mouââ devouâr pârlar â pôney ?

— Mais nullement, je ne voulais pas vous manquer de respect, et...

Il insiste pour donner la réplique à mon cheval. Pour son salut, je vais donc m'adresser à son poney. Après tout, l'œil de cet animal brille de la même intelligence.

— Aha ! Touâ pâs peur, petit pôney. Nous pârtîr. Nous prôffîter nûît pour recônnaissance.

— Ah... Mais inutile de vous donner cette peine, mercenaire, j'ai déjà envoyé dix de mes cavaliers sur les plateaux, peu avant la nuit.

— Touâ ksûr qu'ils pâs kse perdre, petit pôney ?

— ...J'ai toute confiance en mes hommes, Messire Calagalak... Je vous assure... vous pouvez vous reposer l'esprit tranquille.

Les mots qui sortent de cette bouche ont-ils le même sens que ceux qui entrent dans mes oreilles ?

— Confiance, trâquîle... Je prâfâre recônnaissance mouâ-même.

— ... Messire Calagalak, j'insiste pour...

— Ksûffît ! Je recônnaissance ! *Ayamar, Aya Maraha ! Taya taya taya !*

Je pars au galop à travers le camp moribond, suivi de mes deux bretteurs. Ce gueux vient à l'instant de m'ôter un dernier doute. Écraser à moi seul cette armée de crève-la-faim ne m'apporterait aucun plaisir.



Nous chevauchons sous la pluie battante. Flotte et roche se répondent. L'eau ruisselle sur nos corps huilés et perle en flaquas

contre nos cuirs, menaçant à tout instant d'en pénétrer la graisse. Ce pays est plus humide qu'un fond de puits ! Je me sens moisir !

— *Taya ! Aha !*

Mon cheval renâcle et tente de se cabrer, harassé lui aussi par ce mauvais grain.

— *Tata Aya Maraka !*

Il n'y a rien, ici. Que du vide et des reflux marins. Et ces plantes gluantes qui empoissent mes bottes ! Me prendraient-elles pour une mouche ? Seigneur et maître, il faudra en aligner, de la pourpre, pour me faire oublier ceci !

— *Ahaaah... Hah !*

Je pousse ma monture vers le bord de la falaise et me tient un instant à l'arrêt. Ce vent déboussolé, il me porte des bruits de voix. Là, devant nous, des cavaliers palabrent en désordre.

— *Ayarah, Amana Kahal...*

Mes compagnons opinent du chef. Nous approchons doucement.

— ... et y'a que tchi à gagner par ci, je vous le dis moi, la jeunesse. Notre seule assurance est d'y trouver le trépas !

— Chu' ! Taisez-vous ! Y'a du bruit pas de nature par là... Hola ? Qui va là ?

Nous venons de trouver les vaillants éclaireurs du chefaillon, et leurs terribles poneys de guerre. Un moment de détente se profilerait-il enfin ?

— Hey ! Répondez-y, vous autres !

— Câlme. Mouâ mâssîre Calagalak et eux, hômes â mouâ.

— Ah ! Hum... Messire... Vous prenez l'air ? Heu... Je veux dire, vous êtes là...

— Îgnûle dîre dîx recônnaissances. Mouâ compter vous neuf petits pôneys et quâtre recônnaissances. *Ahara Tarka Magdalah ?*

— Hi ! Quelqu'un a t'y compris ce qu'il dit, ce bestiau ?

Je dégage d'un geste ma lame de son fourreau, et, ce faisant, la tête de ce singe parlant.

— Mouâ-je mîeux pârler langue â vous, mâtenant. Oû recônnaissances ?

J'attrape à pleine main la crinière du poney le plus proche, et le soulève de terre. L'animal pousse un hennissement de terreur.

L'homme qui le monte se liquéfie devant ma force brute. Je plonge dans le fond de ses yeux.

— Mouâ dâvouâr kchercher langue â touâ dans gôrge ?

— Nne... ne... non !

— Pârle !

— Je... je va parler ! Pas loin de là, nous est tombés sur un vioque qui fuyait la campagne, en faisant courir ses jambes. Nous y avons donné la chasse, mais-y courait bien, le saligaud, y courait bien mieux que nos chevaux !

— Pôneys !

— Pa... Pardon ?

— Vous pôneys nains ! Çâ, kchevâl.

— Ou... Oui. Bah, y aurait pas toutes ces trous de crevasses dans le plateau, on y courrait mieux ! Enfin, le temps de passer une crique, et le ve là qu'il avait pris du large ! Mais on a fini par le chopper.

— Lûî îcî ?

— Euh... Non. Scottsën lui a refileé une flèche dans le dos, bien calée entre les omoplates. Un très fameux archer, le Scottsën ! Vous auriez vu ça ! Le vieux saligaud, il a pas fait long pour dérocher dans le vide !

— Où ?

— ... Bé... ça... c'est-à-dire... avec ce temps, on sait pas trop.

— Touâ ksûr lûî môrt ?

— Heu... oui ? Hein, les gars, dites-y voir au sire...

Un éclair fracasse le ciel. L'homme devient livide en surprenant mon regard perdu sur les damasquins de ma lame. Je serre d'un peu plus près la crinière de son poney.

— Je voulouâr entendre Scôttsën, petît ksôldât.

Il ravale un hoquet.

— Scottsën... Il a viré dans le vide, cause que sa cavale elle a glissé des quatre fers par-dessus le bord de la falaise. C'est pour ça qu'on est là. Nous, on garde les chevaux, et...

— Pôneys !

— ...

— Où être vôs ôtres ?

— Y... Y trouvent la passe à pied, pour...

— Ksîlence ! Mouâ plûs confiance en bon pîed dû pôney de Scôttsën que dans bon flèche de Scôttsën !

— Euh... oui... j'comprends pas tout, mais, oui...

— Vous pàs vouâr hôme-fûîr môrt ! Vous incâpâbles !

Amaha ! Laisser s'échapper un témoin ! Autant annoncer haut et fort à tout Almenarc'h que le grand Ignule se prépare à livrer bataille ! Je passe ma lame en travers de la gorge du mauvais bavard et relâche son poney. L'animal, de surcroît affolé par un coup de tonnerre, part en ruades, bientôt suivi dans le vide par le reste de la troupe. Ne tiennent-ils pas plus à la vie, dans ces contrées du nord ?

— *Cahamak, Carazak ! Agarma Al Cahama ! Parabla A Îgnûle Da Cabalah !*

— *Aha, Calagalak.*

Mes deux lieutenants tournent bride et piquent des deux en direction du camp. Le chefaillon va devoir faire marcher ses troupes de nuit. Il est hors de question de laisser dormir ces incapables pendant qu'Almenarc'h se prépare à nous recevoir. Quant à moi, je vais improviser une petite chasse. Un fuyard, cinq éclaireurs perdus au bord d'une falaise, et une tempête : voilà enfin de quoi m'ouvrir l'appétit !



Je mets un pied à terre, et abandonne mon cheval sur une vaste dalle.

— *Amah'Tar.*

L'animal baisse les oreilles. Il se tiendra tranquille jusqu'à mon retour. Je poursuis ma piste le long d'une ligne de crêtes. Le jour se lève, timide, révélant à travers un brouillard de lait cinq silhouettes trébuchantes. Petits éclaireurs, je vous ai débusqués. Je me glisse derrière eux jusqu'à trouver le bon poste de tir, et attrape mon arc en os pourpre. Je choisis deux flèches dans mon carquois de peau, encoche l'une d'elles, et m'immobilise. Ces animaux ne sentent même pas venir le danger. *Mahaya.* Pourtant, pour vous, mes agneaux, je suis la mort. Qu'avez-vous fait de votre instinct ? Je bande mon arc, lentement, et bloque ma respiration. Les battements de mon cœur font sauter la pointe de métal, doucement. De plus en plus doucement. Je ferme les yeux, pénètre le silence,

et décoche un trait. Puis deux. Je sens les corps sans vie basculer dans le vide. Sans un cri. Deux nouvelles flèches fendent les airs, portant à quatre le nombre des victimes sacrificielles vouées à l'autel de ma cruauté. Je feule de contentement.

Mais je souffle bientôt ma rage par les naseaux. *Amahara!* Quelqu'un s'invite au milieu de ma partie de chasse ! Qui voudrait me voler ce mauvais gibier ? Le vioque de Scottsën ? Non, celui-ci me paraît fort et vigoureux. Sa voix tonne et réclame de la palabre. Un cérébral. Je vais lui distiller quelques finesses de mon pays. Je ferme les yeux, laisse le vent guider mes sens. Encoche, bande et lâche un trait aussitôt doublé. Je prépare une dernière émissaire. Pour toi, homme d'Almenarc'h. Guide-moi, brise le sceau de cette harmonie naturelle, charme la tête de ma flèche ! Un craquement répond à mon appel. Je lâche un trait qui, sans passion, rencontre de nouveau la cuirasse de l'éclaireur. Trois flèches pour un sac d'os, c'est bien de trop. Ce corps peut bien s'effondrer, il me manque une cible. Je respire les moindres variations du vent, prêt à décocher la mort, mais n'entends que les plaintes du large. *Aha.* Notre visiteur s'est retiré, sans un bruit. Du grand art, mon ami. J'aurais pu tuer dix des plus fiers lascars d'Ignule sans qu'ils comprennent quoi et qui les trahissait. Mais par ta fuite, menu coquin, tu me livres le secret de ta passe !

J'écraserai de ma botte le gardien d'Almenarc'h avant que sèche le sol...

CHAPITRE 3

ROCH, LE GRAND GARDIEN

Je profite un instant de la vue offerte par une trouée dans les nuages. La rade de Port-Marin m'apparaît, prise sous la tempête et baignée des débris d'une armada en flammes. Les furies du Lybérien ont eu raison des stratégies d'un mauvais capitaine ? Aucun corsaire n'écraserait ainsi sa flotte contre nos récifs et nos chaînes sans espoir de butin. Les brumes s'élèvent et se déchirent pendant ma descente des hauts surplombs, poussées par les fumées chaudes de l'incendie. J'aperçois l'île de la cité, au fond de

son fjord, souveraine. Les feux d'alerte déversent leurs cascades d'étincelles sur les murs de la ville.

Je passe déjà sous les meurtrières de la porte des Plateaux. Mon œil averti devine la présence de reflets métalliques dans les creux de la roche. Alimtel a déployé ses amazones. Plusieurs compagnies d'archères me tiennent en joue, parfaitement immobiles, prêtes à tuer.

Ma course tombe en arrêt devant les premières armures de la Garde d'Airain. Elles me font face, en files infinies de statues, attendant mon ordre pour prendre vie. Je frappe du poing contre mon cœur. L'armée entière me répond, d'un seul homme, posant le bouclier à terre dans un gong de bronze. À mon approche, les premiers gardes pivotent et me livrent passage. Les armes claquent, les regards se figent. Je sens couler dans leurs veines toute la vigueur de l'Almen. Les rangs se reforment derrière moi à mesure que je progresse. Un homme vient à ma rencontre, accompagné de la doyenne des amazones. Ses pas fendent les lourds tabliers d'acier qui tombent de ses jupes et plastron. Corzah le Bestial, Gardien de la porte d'Arc'h.

— La Garde est prête à broyer de l'os, Messire Roch.

— Bien, Corzah. L'armée de Talland'Ar me talonne.

— Talland'Ar ? Mais que viennent faire ici ces pieds plats ?

— Mendier.

— Une armée de mendiants ? Et pourquoi ne pas leur livrer bataille sur les plateaux ? Les surplombs vont nous gâcher le plaisir !

— La sagesse nous l'interdit, Corzah. Il n'y aura aucune gloire à tirer des faits du jour. Alimtel, vénérable doyenne, nous aurons besoin de toutes vos ressources, aujourd'hui.

— Seigneur Roch, mes archères sont à vos ordres.

— Eh bien que brillent les feux rouges de la guerre !

La vétérane sourit, et choisit dans son étui une flèche munie en pointe d'une poche de cuir rouge. Elle bande son arc, lève la tête, et livre son trait par-delà la brumaille aux caprices du vent. Le feu du castel s'embrase soudain de grenat, donnant le signal, de brasier en brasier, à toute la cité. Pas un Grand Gardien depuis Artel, mon père, n'avait fait donner l'alerte rouge. Pourvu que je sois digne de lui en ce jour. Je salue mes deux Gardiens, et m'engage prestement dans les brumes du pont suspendu. La porte de l'île prend place,

doucement, au sommet de son escarpement. La garde se range sur mes ordres. Un homme m'attend, paré de son armure. Il relève la visière de son heaume.

— Fagar ? Tu n'es pas à Port-Marin ?

— Ma présence au port est inutile, Grand Gardien. Arka a pris la relève. Je tenais à m'entretenir avec vous de vive voix.

— Je dois m'équiper au plus vite, marchons vers la salle d'armes. Qu'y a-t-il ?

— Le port n'a jamais été menacé. Les pirates n'ont poussé que des bateaux de planches mortes contre nos chaînes. Une flotte sans équipages, Roch. Nos archères n'ont même pas décoché une flèche. Puis des bacs incendiaires sont venus percuter le tout, sans autre effet que d'ajouter de la fumée à la brume !

— Une diversion ?

— À l'évidence.

— Les pirates de Rajaya n'opèrent jamais sans raison.

— Et les plateaux ?

— Talland'Ar qui nous envoie ses troupes dans ce qui ressemble à un raid désespéré. Mais j'ai aussi en poche une empenne de Saham.

— Saham ?

— Oui, je n'en sais pas plus long. Écoute, passe les troupes en revue. Moi, j'ai à parler au roi.

Mon second disparaît dans le brouillard tandis que je remonte les ruelles détrempées d'Almenarc'h. La ville se remet doucement des violences de l'orage. Les gouttières de pierre déversent des torrents d'eau sur la chaussée bombée. Même les embruns largués par les chutes portent en eux d'inhabituelles senteurs de terre. Je dépasse les dernières tours défensives des hauts-quartiers de l'île, et gagne par des coursives dérobées les abords du palais. Aucun pillard n'a jamais atteint l'ombre de ces blocs monolithiques.

Le soldat de faction m'ouvre la porte piétonne qui s'enfonce ici entre les contreforts de la muraille. J'entre dans les bâtiments de la garde, les hommes font claquer leurs cuirasses sur mon passage. Je réponds aux saluts, traverse les longs couloirs de l'avant-corps, et pousse un faux parement de pierre. Une fente sombre m'avale dans un réseau d'entre-murs. Ces coulisses mènent en tout point du palais l'initié qui en connaît les secrets. J'aime le silence qui

règne dans le ventre de ces maçonneries titanesques. Le temps est ici comme suspendu, perdu au milieu des enchevêtrements de poutres et de renforts.

Là, ce pan de mur est escamotable. J'écarte la tenture qui masque cette sortie, et traverse la galerie royale. Deux vouges s'abattent et se croisent soudainement sur ma route.

— Nous avons ordre de ne laisser passer personne, Messire Roch.

— Garde, c'est de moi que tu tiens ces ordres. Écarte-toi.

— Cet ordre-là nous vient de plus haut, Messire, et il vous est précisément destiné.

L'homme baisse les yeux, visiblement navré de m'adresser la parole en ces termes. Quatre gardes se placent en renfort dans le couloir, pointant en mon endroit leurs armes d'hast. M'interdire l'aile royale ? Alkar, tu crois vraiment t'en sortir comme ça ?

— Gardes ! La situation dépasse toute démarche officielle. Je dois parler au roi, poussez-vous !

Je force le passage, d'autorité, mais les lourds battants de l'antichambre s'ouvrent sur le faux laquais du roi. Cataxak. Il me regarde, d'une mine affectée.

— Je m'incline bien bas et vous salue, Messire Roch...

Ce fourbe n'en pense rien. Comment le roi peut-il supporter le persiflage de cet homme ? Cataxak poursuit, en agitant ses fausses manches sous mon nez.

— Messire, le Seigneur et Roi des Hommes, le Grand Sire Alkar d'Almenarc'h, me fait vous dire à quel point il était... contrarié de ne point pouvoir vous accorder audience. Le Sire attend de vous que vous défendiez la cité. Naturellement, une fois la menace écartée, le puissant Alkar se fera le plus grand plaisir de répondre à toutes vos interrogations...

— Assez ! Vous n'avez pas à entraver ma route ! Vous n'êtes rien pour moi, serviteur ! Et cessez d'agiter vos robes sous mon nez ! Vos parfums m'insupportent !

— Messire, s'il vous plaît, soyez gentilhomme. Le Seigneur et Roi des Hommes connaît les questions qui troublent votre esprit, et sa grâce est sincèrement désireuse de s'acquitter des réponses qui vous reviennent de droit. Mais, avant, le Sire compte obligamment sur vos compétences, dirons-nous... particulières,

pour écarter la terrible menace que fait peser sur notre ville le traître roi Froissard de Talland'Ar. Il en va évidemment de la sécurité de notre paisible cité, ainsi que de celle de la reine.

— Milena ? Mais que...

— La reine vous presse, Messire, d'accomplir avec zèle votre devoir. Allez, Grand Gardien, vos questions et tracas ne seront bientôt plus...

Des pas résonnent dans le couloir et me détournent de l'être object. Un coursier se fait sèchement arrêter par la Garde Royale.

— Messire Roch ! Messire Fagar m'envoie vous dire que l'agresseur arrive en vue des surplombs !

— Ces chiens me talonnaient donc de si près ?

L'homme trouble du palais agite de nouveau ses brocards.

— L'instant est à la prise d'armes, Messire. Vous devriez...

— Vous, écoutez-moi. Je ne suis pas homme de patience, alors ne m'envoyez plus vos soieries à la face, sans quoi je vous les fais manger jusqu'au dernier fil !

Maudit bavard. Je bouscule les gardes, hors d'humeur, et traverse dans l'autre sens les couloirs du palais. Je dois me hâter. Aucun de mes hommes ne répandra la mort avant que je ne sois en mesure de mener l'assaut. Ainsi sont faits les codes d'honneur de cette cité plusieurs fois millénaire. Je laisse les hautes voussures de la salle d'exercice et fais irruption dans ma chambre d'armes, baudrier et épée des Gardiens à la main. Mes valets arrachent aussitôt mes vêtements de bure pour des feutres ajustés. Une tunique bleue, brodée jusqu'aux genoux de fils d'argent. Le vieux Gahal surprend mon regard.

— Messire, ces motifs sont une création de mon épouse. J'ai pris sur moi de devancer votre anniversaire de solaison pour l'occasion.

— Les Cinq Chutes et ses Gardiennes ?

— Les anciennes armoiries d'Almenarc'h, oui. Pour vous donner du courage au combat, Messire.

Le vieux maître d'armes deviendrait-il sentimental ? L'instant doit lui rappeler sa jeunesse et ses hauts faits sous le commandement de mon père. Il m'aide à passer ma brigandine, et tire sur les sangles de mon corselet. J'échappe un instant à ses bons soins et exécute quelques enchaînements. Gahal hausse un sourcil

broussailleux, desserre une boucle, et reprend son ouvrage. Il suspend, une à une, mes larges plates pectorales, et fixe spallières et tassettes comme pour épaissir encore ma stature. J'enfile une paire de bottes de cuir armé de fer, reprends mon baudrier, plonge mes mains dans des gantelets d'acier, et réclame les deux dagues que le vieux maître examine de son œil valide. Ce vétéran de la Grande Guerre sait mieux que personne qu'au combat vivre ou mourir ne doit rien au hasard. Non, vieux maître, ces tranchants ne souffrent d'aucun défaut ! Il me les remet, non sans vérifier une dernière fois leur équilibre, et me tend Almenburh, avec cérémonie. C'est un honneur, pour quiconque, de toucher l'épée des protecteurs de la couronne. L'épée du protecteur de la reine.

— Messire Roch, laissez-vous là vos cuissards et jambières ?

— Oui, Gahal, le temps presse.

Je coiffe mon heaume, dégaine une dague, puis l'autre, tourne autour de Gahal, rentre mes lames dans leurs fourreaux, attrape Almenburh dans mon dos, la fais tourner au-dessus de ma tête, et la replace dans sa longue gaine. Tout est en ordre.

— Une dernière chose, Gahal. Regarde dans la poche de ma cape.

Le vieil homme fouille mes frusques, porte l'empenne pourpre à son œil, et se crispe brusquement.

— Mais où avez-vous trouvé ça, Messire ?

— Dans le dos d'un éclaireur de Talland'Ar.

Je gagne la terrasse et avance sur le corbeau ¹ d'Imputraï qui surplombe le lac. J'attrape à pleines mains les poignées de cuir de ma tyrolienne et m'élanç dans le vide. Le poids m'emporte aussitôt en contre-bas, et me fait brutalement atterrir sur les dalles du quartier d'Arc'h.

— Pour Almenarc'h ! Pour la terre de nos ancêtres ! À moi, la Garde ! Jusqu'à la mort !

Les brasiers d'alerte explosent en gerbes de lumière alors que je traverse les sombres arcades en hurlant. Une pluie de flèches obscurcit le ciel et s'abat en sifflant sur les assaillants. La Garde, jusqu'ici impassible, s'anime et devient subitement mortelle. L'armée ennemie reflue, en désordre, prise de panique, rendant les surplombs plus meurtriers que tout homme. En cet instant,

1

Se référer au lexique en fin d'ouvrage pour les appels de note.

mille bras me soulèvent de terre et me propulsent sur le front. Ici et maintenant se déchaîne alors, sur des vies bien trop fragiles, l'art millénaire de mon entraînement guerrier. Je m'effraie de mon efficacité à distribuer la mort armé de mes seuls gantelets. Ne serais-je né que pour tuer ? Voilà toute ma peur au milieu du fracas des armes et des cris.

L'adversaire plie devant l'assaut d'un seul homme. Moi. Et je n'ai toujours pas dégainé. Un colosse surgit alors des rangs. Il ne porte pour toute armure qu'un froc de cuir noir et des bottes de cavalier. Sa peau, empourprée, dégage l'odeur d'une bête. Des tatouages s'enroulent en lignes sombres autour de ses bras et de son torse. Ils remontent le long de son cou massif et viennent masquer tout entier son visage et son crâne lisse. Voilà donc à quoi ressemble un Guerrier Pourpre de Saham. Voilà donc contre qui se sont battus nos ancêtres. Que viens-tu faire ici, homme du sud ?

Le soudard fait alors subitement la démonstration de sa force brute. De quelques coups de boutoir, il dégage morts et vivants de son aire de duel. Je réponds à son invitation silencieuse. Mes dagues fusent hors de leurs fourreaux, sans artifice. Je fends l'air, le laissant face à moi aussi véloce qu'une tare de plomb, refuse son fer, et entaille son torse, profondément. Toujours plus profondément. Jusqu'au coup fatal. En pleine gorge.

Je ne suis pas sorti du combat que deux silhouettes tout aussi massives se détachent des rangs. Un arc dépasse de l'une d'elles. L'autre marche sur moi, impatiente de laisser parler sa puissance. Le guerrier abat son épée sans détour, m'obligeant à contrer de mes lames. Les étincelles jaillissent de toutes parts. Peu d'hommes supporteraient la densité de ce guerrier. Mais que me veulent-ils ? Prouver leur valeur à la face du monde, ou exécuter quelque basse besogne ? Ma question me vaut d'être violemment projeté contre la paroi. Le mercenaire pousse sa vanité à me donner le temps de lui faire face. Une erreur qui signe son arrêt de mort. D'un seul et même élan, je me redresse et perce fémorale, abdominale et jugulaire. Il s'écroule sur moi alors qu'une morsure me brûle la cuisse. Une empenne se promène, coupable, au bout sa tige. Plumes biseautées, barbes rouges. Traître d'archer !

L'homme replace lentement son arc et se saisit d'une lourde lame. Il exécute ses gestes avec calme, faisant soigneusement rouler

ses tatouages sur la surface de sa peau. Des pointes osseuses, plantées dans ses avant-bras comme des rangées de crocs, viennent à croiser et décroiser la danse de ces lignes noires. Le colosse m'observe, en souriant, certain de l'avantage que, par fourberie, il s'est octroyé. Croit-il que je vais laisser son dard me brûler les chairs ? J'enfonce la pointe, d'un geste franc. Ma vue se brouille. Ma bouche se tord. Mais mon heaume garde le secret de ma souffrance. Je serre les dents, brise la flèche, et l'arrache de ma cuisse. Puis je tire de sa gaine, tout aussi lentement que mon adversaire, la noble et prestigieuse Almenburh. Je me place en garde.

Le Guerrier Pourpre me harcèle de sa bâtarde, me poussant par esquives successives à prendre appui sur ma jambe blessée. Je me traîne dans mes déplacements. Ce combat est devenu inégal, et il le sait. Il jubile et laisse s'épanouir un large sourire. Je cherche la botte idéale, expéditive, mais... ma vue se... se trouble. Le sol se met à tanguer. J'ai été... drogué. Empoisonné ! La flèche !

Je ne vois pas arriver la lourde lame de mon adversaire. Je ne la sens pas m'éclater le gantelet et me faire lâcher Almenburh. Et j'ignore qu'un pied la pousse déjà dans le vide. Je titube et... m'écroule sur le sol. L'homme peint de pourpre fait voler mon heaume, me déchirant une narine. Une pluie d'étoiles sombres inonde mes yeux. D'une étreinte mortelle, le guerrier me soulève de terre, puis me glisse à l'oreille :

— Calagalak meurt touâ, gârdîen, râmplîssânt ksâ mîssîon.
Il me lâche, dédaigneux, par-delà le surplomb.

Dans un dernier éclat de lucidité, tandis que je bascule dans le vide, je vois la Garde d'Airain se soulever, Corzah le Bestial en tête, et charger ce qui reste de l'ennemi.

Des cornes de brume déchirent l'air.
Ma reine...

CHAPITRE 4

CATAXAK, L'HOMME DE L'OMBRE

Odieuse puissance, objet de spoliation, tu émanes des tréfonds de cette île, et oses te refuser à mes sens ? Mais je finirai,

tortueuse créature, par percer les secrets de ton âme si délicate ! En l'attente de ce jour de triomphe, je me permets d'admirer la magnificence de ces lieux. La salle du trône d'Almenarc'h, immense ventre de pierre, s'épanouit sous son dôme de cristal. La beauté de ces baies suspendues n'est même pas altérée par les rincées de poudrin crachées par les chutes d'Almen. Je dois même reconnaître qu'en ces gouttes captives le soleil mire ses reflets avec grâce. Il enchante par là de ses jeux d'orbes tremblants les carreaux d'albâtre que je foule présentement de mes bottes en cuir fin de galuchat. La rencontre des éléments, des hommes, et de leur Dieu. Même si ce dernier manque singulièrement de présence depuis quelque temps.

Je prends pied sur l'encorbellement d'un escalier aux lignes simples et épurées. Les hommes d'Almenarc'h semblent ignorer les beautés et raffinements subtils de leurs ancêtres bâtisseurs. Qui emprunte encore ces galeries d'un autre âge pour gagner les terrasses hautes du palais ? Moi seul, homme de l'ombre et d'ailleurs. Je m'appuie au parapet et sens mes papilles s'affoler. Mirifique ! Je suis aux premières loges du spectacle !

Mon regard embrasse toute la rade depuis ce promontoire. Pitonnées au-dessus du lac aux étages inférieurs du quartier d'Arc'h, les voiles blanches des chasseurs de brume s'agitent dans les moiteurs de l'atmosphère. Elles capturent par légions d'infimes gouttelettes, sans se soucier du combat qui s'engage non loin de là. L'eau, cette substance vitale aux êtres inférieurs, doit couler sans relâche au creux des conduites.

Mais l'objet de mes délectations se porte quelques étages plus haut. L'assaillant, armé de guenilles, s'écrase comme vague sur roche contre une Garde d'Airain plus que torpide. Ces colosses de bronze attendent que leur paladin soit en mesure de mener l'assaut pour offrir la réplique, laissant l'ennemi s'acharner sur leurs cuirasses rutilantes jusqu'à l'épuisement. Quelle exquise distraction je m'offre là ! J'aurais dû retenir messire Roch Targe del Arc'h plus longtemps.

L'orgueilleux chef de corps, comme répondant à mes seules attentes, s'élanche dans les airs. D'un cri, il met en branle son armée. Mirifique. Le mur de bronze avance contre les pillards, en colonnes par quatre. Deux colonnes au centre, pour donner la mort, apportant

sur le front des troupes toujours fraîches, et deux colonnes sur les ailes, pour l'évacuation en ordre des soldats éprouvés. Inéluctable rotation. Mais le moment de savourer mon génie devrait arriver. Il ne peut rester en arrière. Pas lui, pas l'homme rogue qui, quelques instants plus tôt, a porté sur moi sa dernière insulte. Là ! Fidèle à mes prédictions, il fend sa garnison pour jaillir à sa tête ! Il brille de ses parures guerrières, au sommet de sa gloire, volant à sa mort par excès de confiance. Les hardes du nord reculent et se débandent devant sa coupable soif de sang. Mirifique !

Mais je me redresse contre mon parapet. L'excitation fait perler quelques gouttelettes de transpiration à la surface de ma peau. Je collecte bien vite le fruit de ces émois à l'aide d'un petit mouchoir de Sawa, et retiens mon souffle. Le point d'orgue de mon orchestration se présente. Une montagne de muscles et de pourpre déborde les rangs de Talland'Ar. En un éclair explose la violence sauvage du peuple banni. Roch virevolte, il esquive les coups sans même daigner sortir sa précieuse gardienne. Quelle insolence ! Et voilà que, sans la moindre esquisse de feinte, il fige son action d'un geste mortel. Mon guerrier s'effondre. Remplacé par deux de mes plus grands champions. Les vainqueurs en duels singuliers de tous les fous de guerre de Saham. Le premier s'avance.

— Allez... réduis-moi ce vantard en pièces de viande ! Non, pas comme ceci ! Incapable !

Je ferme les yeux et entre dans une lutte intérieure pour taire les mille et mille voix qui m'assaillent.

— Suffit !

Chaque combattant, chaque maître d'armes ingéré par mégarde au hasard de mes pérégrinations vient me confier à l'oreille ses plus sages conseils. Plus haute, cette garde... plus profonde, cette attaque. L'esquive, en l'action, aurait été préférable à cette parade...

— Mais taisez-vous !

Pardon ? Plaît-il ? Se peut-il que le silence, enfin, me parvienne ? Je rouvre les yeux, en catastrophe. Aurais-je manqué l'apothéose de ce spectacle ?

L'aire de duel est vide. Mon champion tient à bout de bras tout l'orgueil d'Almenarc'h, et le lâche dans le néant. Le son des cornes de brume émerge des galeries troglodytiques pendant que Roch Targe del Arc'h, le Grand Gardien, crève les nuages bas de sa

chute sans fin. J'espère que la mort laissera le temps à ce prétentieux d'apprécier l'étendue de son arrogance.

Les surplombs deviennent alors le théâtre d'une curée des plus abominables. Les cuirasses d'airain enfoncent les lignes ennemies dans une charge d'honneur. Je ne peux réprimer un rire nerveux en voyant mon homme de main devancer la Garde, à grands coups de taille, pour se ménager une sortie vers les plateaux. Mais je dois vous laisser là, mes petits, car de plus hautes distractions m'attendent !



— Roi Seigneur des Hommes, je vous annonce la mort du cauchemar de vos jours, l'auteur de vos nuits blanches, la légende guerrière qui faisait ombrage à votre règne glorieux, ce rival de toujours, amant de votre tendre épouse, la reine Milena de la Hautecombe, fille d'Hurdall de Belcastel et de Dame...

— ... Comment ? Que venez-vous de dire ?

— Roi Seigneur des Hommes ? Légende guerrière ? Rival de toujours ?

— Non ! Que voulez-vous dire par « amant de votre tendre épouse » ?

— Roi Seigneur des Hommes, vous me raillez sans ménagement... Je sais que vous ne pouvez ignorer une telle chose. Pas après avoir épousé de force sa promise. Vous...

— Trêve d'impertinence ! Et cessez donc vos moulinets !

— Roi Seigneur des Hommes... je suis votre bon vouloir.

— Et sa dépouille ? Je veux voir sa dépouille ! Que l'on m'amène sa dépouille ! Je veux la fouler aux pieds ! Broyer chacun de ses os ! Arracher...

— Roi Seigneur des Hommes, sans vouloir vous offenser, l'infortuné repose en cet instant dans les profondeurs abyssales du lac Almen...

— Je veux être certain de sa mort !

— Roi Seigneur des Hommes, Calagalak, mon tueur sahaméen, est aussi sûr... que la nuit suit le jour. Roch n'a pas survécu à ce duel.

— Retrouvez-moi sa dépouille. Et la bataille ? Je devais assister à la bataille !

— Roi Seigneur des Hommes, magnifique. Que dis-je ? mirifique ! Pardonnez à votre humble serviteur la survenue de contretemps perturbateurs qui ont quelque peu... précipité le lancement des hostilités. Mais vos troupes se sont montrées, Grand Sire, des plus valeureuses dans l'adversité ! Et vous voilà débarrassé, d'un même jet, d'un rival mieux aimé que vous et d'un allié galeux. Votre règne va véritablement pouvoir commencer...

— Cataxak, votre machination était ambitieuse. Un peu retorse à mon goût, mais, je dois le reconnaître, efficace. Je vais pouvoir envahir Talland'Ar, prétextant des représailles, et étendre ma main sur les terres du nord...

Je laisse le roi à ses rêves épiques, et quitte l'aile de ses appartements. Je regarde d'un œil amusé les frises mythologiques sculptées sur la lourde porte de bronze que deux gardes poussent devant moi. Elles figurent la création du monde par des êtres de légende. Mais qui suis-je pour me laisser aller à de telles récréations ? Croyances naïves ! Le jour viendra où je pourrai balayer ces fables sans fondement !

Je surgis dans le silence de l'immense salle du trône. Ce peuple arrogant s'imagine être à l'égal du nôtre, mais, devant l'Éternel, nous seuls, élus de Saham, sommes dignes de porter le nom d'hommes ! Et savoir poser des pierres l'une sur l'autre ne change rien à l'affaire ! L'architecture pâle de ce palais n'est que le reflet de notre glorieux passé.

Je remonte la rampe qui s'élance vers le trône, avec toute cette élégance et cette légèreté qui me caractérise. Ce siège de pierre blanche... Mais comment un objet usé par tant de vils fessiers peut-il attirer autant de convoitises ? La mienne est tout autre, et vogue en de plus nobles sphères. Au-delà de cet escalier qui reçoit ma sombre personne et qui s'enroule, imperceptible, autour du pilier central. Tant de pouvoir bâti sur un mensonge ! J'émerge sur la courte plate-forme qui se tient perchée en ces lieux, perdue à trente pas du sol. Devant moi, dans l'ignorance des vulgaires, se jettent des passerelles de verre. Elles enjambent le vide, sous le couvert de la haute coupole, et mènent l'imprudent à la mort. Car en

leur centre bée un gouffre tout aussi intangible que cette sournoise matière. Le fou meurt, mais pas l'éru-dit.

J'avance un pied au-dessus du vide et marche calmement vers la paroi naturelle de l'île tout contre laquelle ce palais est adossé. Là, dans le grain de la pierre, se dissimule l'insondable chambre des Murs-Sourds. Le lieu qui n'a d'écho que l'oreille... des dieux.

J'entre...